DISSERTATION N.° 50.

Sur la Nécessité et la Dignité de la Médecine; et sur les Qualités nécessaires au Médecin;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 23 juin 1809,

PAR A. J. LEJUMEAU-DE-KERGARADEC, de Morlaix

(Département du Finistère),

Ex-Elève de l'Ecole pratique; ancien interne de l'hôpital Saint-Antoine; interne actuel de l'Hôtel-Dieu, faisant le service à l'hospice de la Pitié.

Ιητρος φιλοσοφος ισοθεος.
ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ περι ευσχημοσυνης, Βιβλιον.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1809.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. THOURET, Doyen.
M. BAUDELOCQUE.
M. BOURDIER, *Président.*
M. BOYER, *Examinateur.*
M. CHAUSSIER, *Examinateur.*
M. CORVISART.
M. DEYEUX, *Examinateur.*
M. DUBOIS, *Examinateur.*
M. FOURCROY.
M. HALLÉ, *Examinateur.*
M. LALLEMENT.
M. LEROY.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. SABATIER.
M. SUE.
M. THILLAYE.
M. LEROUX.
M. PETIT-RADEL.
M. DES GENETTES.
M. DUMÉRIL.
M. DEJUSSIEU.
M. RICHERAND.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

MADEMOISELLE MIRON,

Ma Tante.

Elle prit soin de mon enfance et me tint lieu de mère.

A

MONSIEUR LEFLOCH,

Notaire impérial à Saint-Pol de Léon.

Il fut mon tuteur, et eut pour moi les bontés d'un père.

A

MONSIEUR BOSCHER,

Chirurgien à Morlaix.

Il dirigea mes premiers pas dans l'étude de l'art qu'il exerce avec honneur et succès.

Puissent ces trois personnes voir dans l'hommage que je leur fais un faible gage de mon respect et de ma reconnaissance.

A LA MÉMOIRE

DU RESPECTABLE PÈRE DE LA TOUR,

Jésuite.

Il me fit faire mes études dans les temps malheureux où l'éducation était entièrement négligée.

A. J. LEJUMEU-DE-KERGARADEC.

DISSERTATION

Sur la Nécessité et la Dignité de la Médecine, et sur les Qualités nécessaires au Médecin.

La faiblesse constitutionnelle de l'homme, et la multiplicité des causes de maladies auxquelles il est exposé, ne lui auraient laissé que l'existence la plus précaire, si les bienfaits d'un art secourable n'étaient venus contrebalancer ces influences funestes qui le font marcher avec plus ou moins de rapidité vers sa destruction. La médecine, dont il est ici question, devrait donc, par l'importance de son objet, être regardée comme un art divin, et se trouver au-dessus de toutes les accusations des hommes. Cependant on voit tous les jours diriger contre elle les reproches les moins fondés; on a même osé nier la réalité de son existence et la regarder comme un art fondé sur les conjectures les plus vagues. La calomnie s'est plue à l'attaquer dès son origine, et ce n'est pas sans étonnement que l'on voit dans les œuvres d'*Hippocrate* des livres entiers consacrés à confondre ses détracteurs.

Aidé des idées précieuses que l'on puise dans les écrits de ce grand homme et des médecins célèbres qui ont marché sur ses traces (1), encouragé d'ailleurs par la grandeur de mon sujet, j'ose

(1) *Cabanis*, du degré de certitude de la médecine; *Gregory*, avis aux jeunes médecins; TIRAQUELLUS, *de nobilitate*, etc.

ici, malgré mon insuffisance bien sentie, prendre la défense de cette science sublime.

Je diviserai ce travail en trois parties. Dans la première, je chercherai à prouver la nécessité de la médecine; dans la seconde, j'établirai sa dignité et la considération dont elle doit être entourée; la troisième, enfin, sera consacrée à indiquer les qualités physiques et morales nécessaires à celui qui se destine à l'exercice de cette profession.

PREMIÈRE PARTIE.

De la nécessité de la Médecine.

La médecine est une science qui a pour objet l'art de conserver la santé et de traiter les maladies. Son origine se perd dans la nuit des temps. L'homme, sujet dès sa naissance à une multitude d'infirmités, a dû aussi dès-lors chercher des remèdes à ses maux. Ainsi on peut regarder la médecine comme remontant aux premiers temps de la création. On se borna d'abord à observer l'influence du régime dans les maladies, et à profiter des découvertes que l'on fit à cet égard. Mais bientôt le hasard ou d'autres circonstances favorables firent rencontrer dans certaines substances des remèdes propres à procurer du soulagement aux divers maux qui accablaient l'espèce humaine. Les observations se multiplièrent de jour en jour; mais comme elles se transmettaient par tradition dans chaque famille, elles étaient perdues pour les autres hommes, et d'ailleurs une foule de faits intéressans tombaient nécessairement dans l'oubli. Telles sont au moins les idées les plus raisonnables que l'on peut se faire de l'état de la médecine et de sa marche dans les temps antérieurs à l'histoire écrite.

Du temps d'*Hérodote* les malades étaient exposés dans les rues, afin que les passans indiquassent les moyens de guérison qui pouvaient être à leur connaissance.

Plus tard, les prêtres accueillirent les malades dans les temples, et leur administrèrent des remèdes qu'ils prétendaient leur avoir été révélés par les dieux. Ceux qu'ils avaient guéris faisaient graver sur des tables de marbre, qui étaient exposées dans les temples, l'histoire de leur maladie et les secours qui leur avaient rendu la santé.

On voit que du temps de la guerre de Troie, et même antérieurement à cette époque, Apollon, Asclépias ou Esculape, Chiron et les Centaures, Ulysse, Machaon, Podalyre, etc., étaient renommés pour leurs grandes connaissances dans l'art de guérir les maladies et de soigner les plaies. Homère et les autres poètes de l'antiquité n'étaient point eux-mêmes étrangers à la médecine. Enfin on voit des philosophes, Pythagore, Platon, etc., se livrer à l'étude de cette science, et des législateurs tels que Moïse, Lycurgue, et autres, en faire la base de leurs institutions politiques.

Hippocrate, de la famille des Asclépiades, ou descendant d'Esculape, est le plus ancien des médecins dont les ouvrages soient parvenus jusqu'à nous; c'est aussi l'un des plus grands génies qui aient jamais existé, et sa doctrine, fondée sur l'observation des faits et les règles d'une saine philosophie, fait encore autorité parmi nous. Depuis lui, une foule d'écrits se succédèrent, mais malheureusement on s'écarta de la route qu'il avait tracée. On se livra à l'explication des faits, et on inventa une multitude d'hypothèses et de systèmes qui se détruisirent réciproquement avec une effrayante rapidité.

L'époque de l'invasion des barbares en Europe fut aussi celle de l'anéantissement presque absolu des lumières. La médecine éprouva le sort des sciences et des lettres. Elle se conserva néanmoins, comme elles, chez certains peuples privilégiés, en Espagne, à Alexandrie, et après la prise de cette ville par les Sarrasins, dans l'empire grec. Elles se réfugièrent en Italie, d'où elles se répandirent ensuite dans les divers pays de l'Europe, lors de la destruction du Bas-Empire par les Ottomans.

A l'époque de la renaissance des lettres, on s'occupa d'abord prin-

cipalement de l'intelligence des écrits des anciens, où l'on croyait toute science humaine renfermée. Mais *Bacon* parut, et donna aux esprits une impulsion nouvelle. Il fit sentir la nécessité d'observer par soi-même. La médecine adopta la réforme qu'il avait proposée, et fut rappelée par lui à sa véritable marche. Les observations furent recueillies avec plus de soin. Une saine critique rejeta une foule de faits admis sans examen dans ces temps d'ignorance et de crédulité; où des écrivains apocryphes se plaisaient à recueillir et à inventer les contes les plus absurdes.

De nos jours, la méthode analytique a fait faire à la science de rapides progrès; cependant elle est encore bien loin du point où elle peut espérer d'arriver.

Ce que je viens de dire prouve que la médecine a une existence constante et non interrompue depuis l'origine des temps jusqu'à nos jours.

Il n'est pas moins vrai de dire qu'elle existe chez tous les peuples; et en effet nous en trouvons des traces chez les Egyptiens, les Hébreux, les Grecs, les Romains, etc. Mais si nous jetons un coup-d'œil sur ce qui existe de nos jours, nous voyons, sinon des médecins, au moins une médecine véritable chez les nations même les plus sauvages.

Ici, les prêtres, ou certains hommes regardés comme supérieurs, ont, pour soulager les maux, des secrets prétendus infaillibles, dans lesquels sont mêlés plusieurs formules religieuses; tels sont les jongleurs, les bonzes, les sorciers, etc. Quelque ridicules que soient souvent les prétentions de ces hommes, elles n'attestent pas moins la connaissance qu'ont les peuples qui les consultent, de la possibilité du soulagement des maladies, opéré par certains remèdes; et d'ailleurs, ces pratiques ont la plupart pour bases des observations sur l'utilité de certaines substances dont ils enveloppent ensuite l'administration de mystères et de formules religieuses, afin de se donner plus d'importance auprès des malades.

Ailleurs les pères de famille sont dépositaires de remèdes dont ils transmettent la connaissance à leurs descendans. Les sauvages de l'Amérique connaissaient depuis long-temps la vertu du quinquina et celle de la serpentaire.

Chez les nations civilisées, on voit l'art de guérir exercé par des médecins, c'est-à-dire, par une classe particulière d'individus qui s'y préparent par des études spéciales.

La médecine existe donc chez tous les peuples. Or, ne doit-on pas regarder comme démontrée *à priori* la nécessité d'une science qui a existé dans tous les temps et chez tous les peuples?

Mais ce ne sont pas là les seuls moyens de démonstration que nous ayons à employer, et le raisonnement vient ici à l'appui de l'expérience.

D'abord, si nous prenons pour exemple les sauvages, nous trouvons en eux des hommes qui, par leurs institutions, leurs mœurs, leur constitution physique et morale, jouissent au plus haut degré de la force nécessaire pour résister aux causes des maladies. Ces peuples cependant n'en sont pas tont-à-fait exempts, et alors ils sont aussi contraints d'avoir recours à la médecine. Ainsi les habitans du Pérou sont sujets à des fièvres intermittentes qui ne cèdent qu'à l'emploi du quinquina. Les accidens produits par la morsnre du serpent à sonnettes nécessitent l'administration de la serpentaire de Virginie. Tous les sauvages d'ailleurs doivent être sujets à une foule de maladies aiguës, telles que les maladies inflammatoires en général, le tétanos, la variole, etc. Parlerai-je ici des fractures, des luxations, des entorses, des plaies graves, des chûtes, etc. ? quel est l'homme qui oserait abandonner ces maux à eux-mêmes, et qui ne regarderait pas ici les secours de l'art comme indispensables?

La médecine est donc nécessaire, même chez les peuples les moins sujets aux maladies.

Ses secours deviennent bien plus indispensables aux nations civilisées, et surtout aux habitans des grandes villes. En effet, des germes

de destruction sont introduits dans notre corps chaque fois pour ainsi dire que nous respirons, par la corruption de l'air provenant d'une multitude de causes, dont l'énumération serait trop longue à faire. L'usage du maillot et d'autres coutumes non moins pernicieuses viennent nous affaiblir dès notre entrée dans la vie, en s'opposant à notre développement physique, ou en lui faisant prendre une direction vicieuse. Les lieux dont on étrangle quelques parties, les frottemens exercés sur quelques autres, la construction peu raisonnée de quelques-uns de nos vêtemens; le défaut d'exercice, ou son excès après une longue habitude du repos; les vices d'alimentation, tant pour la qualité que pour la quantité; l'usage abusif des médicamens, le perfectionnement de l'art affreux des empoisonnemens; la multiplicité de nos passions mises en jeu par tant de circonstances; les raffinemens de la mollesse et du luxe, qui, en procurant de nouvelles jouissances, créent aussi sans cesse de nouveaux besoins : d'un autre côté, les privations de la misère, si générale chez les nations les plus avancées dans la civilisation; telles sont en abrégé les causes principales de notre faiblesse, si sensible lorsque nous la comparons à la force souvent étonnante des sauvages.

S'étonnera-t-on, après cela, de la multiplicité des maladies auxquelles nous sommes sujets? Paraîtra-t-il raisonnable de penser qu'au milieu de toutes ces influences délétères la nature conserve assez de forces pour leur résister et pour détruire leurs effets? Ne doit-on pas concevoir qu'il est des cas où il convient de diminuer ses forces trop vivement excitées, de les ranimer lorsqu'elles sont épuisées, ou de les ramener dans de bonnes directions lorsqu'elles s'en sont trop écartées? Eh bien! ces cas-là existent en effet, et une expérience malheureuse l'a souvent prouvé avec évidence.

Parmi les nombreux exemples qui se présentent, nous nous bornons à indiquer les inflammations des organes parenchymateux ou du tissu séreux, les phlegmasies un peu intenses des autres tissus; les apoplexies, les asphyxies, les fièvres marquées par une extrême prostration des forces (adynamiques), celles dans lesquelles on ob-

serve un grand désordre dans toutes les fonctions et les propriétés vitales (ataxiques); certaines maladies nerveuses, celles qui sont produites par la présence de quelque virus dans l'économie, etc.: toutes ces maladies, abandonnées à elles-mêmes, auraient, comme l'événement l'a prouvé bien des fois, l'issue presque toujours la plus funeste, et sont par conséquent des preuves irrécusables de la nécessité de notre art.

Si, ne considérant plus la médecine dans son application à la santé des individus, nous nous élevons à des idées plus générales, nous la voyons seconder les magistrats dans les mesures de salubrité publique, conseiller le desséchement des marais, présider à l'assainissement des villes, à la construction des hôpitaux et des casernes, corriger les vices dangereux qui existent dans ces établissemens. Elle préserva de maladies l'équipage du célèbre *Coock* dans ses nombreux et longs voyages. L'amiral *Anson* dût à la négligence de ses préceptes la perte qu'il fit des cinq sixièmes de son équipage pendant une navigation de trois ans, dans laquelle il se vit contraint de brûler en mer trois de ses vaisseaux, faute de monde pour les conduire. Dans les camps et les armées, elle veille sans cesse sur la santé du soldat, qui, pour la défense de la patrie supporte avec courage les dangers de toute espèce, et s'expose aux causes de maladies les plus puissantes et les plus nombreuses. Ce fut elle qui, dans le temps de ces épidémies et contagions meurtrières dont l'Europe fut si long-temps victime, prescrivit des mesures pour prévenir ou détruire la contagion, et sut arracher quelques malheureux à une mort presque certaine. C'est elle enfin qui, dans les tribunaux, sait dévoiler le crime, et le livrer à la rigueur des lois, ou bien sauve l'innocence, qui, sans son témoignage, deviendrait souvent la victime de soupçons injustes.

Une science aussi belle et d'une utilité aussi générale, devrait être au-dessus de la calomnie. On ose cependant la regarder comme un art conjectural, et ce n'est pas sans étonnement qu'on trouve parmi ses détracteurs des philosophes qui se déclaraient les partisans les plus

zélés de la vérité, tels que *Montaigne* et *J.-J. Rousseau*. Je ne parle pas ici de *Molière*; car, outre qu'il n'a employé contre la médecine que l'arme de la plaisanterie, qui dans aucun cas ne peut suppléer au raisonnement et remplacer les faits, ses railleries retombent plutôt sur le charlatanisme et la pédanterie de quelques médecins de son temps, que sur la science elle-même.

Quant aux deux premiers, étrangers comme ils étaient à la science qu'ils s'attachaient à dénigrer, ne semble-t-il pas bien surprenant que des esprits si supérieurs se soient permis de raisonner sur ce qu'ils ne connaissaient pas? On pourrait, sur ce motif, regarder comme presque inutile de les réfuter. Cependant, comme ils donnent à l'appui de leur opinion quelques raisons assez captieuses, il ne sera peut-être pas ici hors de propos de dire quelques mots sur ces raisons.

Les maladies internes étant, disent-ils, invisibles et inconnues dans leurs causes prochaines et leur essence, comment savoir les remèdes qu'on doit leur appliquer? et d'ailleurs, ignorant aussi complètement la manière d'agir des médicamens, sur quoi nous fonderons-nous pour les employer dans telle ou telle circonstance?

Nous répondrons d'abord que la connaissance de l'essence des choses est au-dessus de la portée de l'intelligence humaine; et en effet, connaissons nous l'essence de la matière que nous observons cependant à chaque instant et par tous nos sens? ce n'est donc pas la connaissance de la cause prochaine que nous devons acquérir; ce n'est pas l'essence de la maladie qu'il nous est important de connaître; il faut seulement observer les faits antérieurs qui ont eu quelque influence sur sa production (causes prédisposantes ou efficientes); et les changemens qu'elle produit dans l'ordre naturel des fonctions (symptômes et signes).

Les maladies qui occupent les parties les plus cachées de notre corps déterminent dans les organes qui en sont le siége des altérations de tissu ou de fonctions qui influent nécessairement sur toutes les autres parties, en raison du degré d'importance des organes affectés. Ce *consensus* de nos parties tient à l'unité du principe vital, qui

ne peut être affecté dans un point de son étendue, sans éprouver une modification plus ou moins sensible dans sa totalité. Les sympathies qui en résultent, pour ne pouvoir être expliquées, n'en sont pas moins constantes, et peuvent par conséquent servir de base à des jugemens solides sur les maladies.

Que l'estomac ou les organes digestifs exécutent mal leurs fonctions, on voit, en vertu de la correspondance sympathique qui existe entre l'appareil digestif et les autres appareils de l'économie, survenir une douleur de tête violente, occupant surtout la région du front; une grande amertume de la bouche; une sécheresse plus ou moins grande de la langue, qui est en même temps couverte d'un enduit jaunâtre; la teinte de la face est d'un pâle tirant sur le jaune; les yeux sont plus ou moins ternes; la conjonctive de couleur jaune; il y a perte d'appétit, envie de vomir, faiblesse générale, abattement, lassitudes sans causes, douleurs dans les membres, semblables à celles qui résulteraient de coups violens portés sur ces parties; sentiment de plénitude à l'épigastre, qui est douloureux au toucher, et surtout lorsqu'on le presse de haut en bas, comme l'a fréquemment observé M. *Récamier*. Ici nous voyons une altération encore légère des organes digestifs, produire des phénomènes presque sans nombre, et des altérations sensibles dans presque toutes les fonctions.

Que les poumons soient enflammés et gorgés de sang; aussitôt frisson général, bientôt suivi de chaleur plus ou moins grande avec moiteur de la peau; pouls fort, grand, plein, dur; face d'un rouge foncé; lèvres quelquefois livides, jugulaires saillantes, céphalalgie violente avec élancemens; grande difficulté de respirer; toux sèche d'abord, mais ensuite expectoration plus ou moins abondante et difficile; crachats plus ou moins sanguins; douleur profonde de poitrine augmentant par l'inspiration; la percussion de cette cavité produit un son mat, etc.: il serait ici fort difficile de se tromper sur le siège du mal et sur sa nature.

Je pourrais multiplier les citations et parler de la fièvre ataxique

ou adynamique, de la péritonite, de l'hépatite, de la néphrite, etc.; et l'on verrait la lésion des organes les plus cachés, et même des maladies dont le siége est encore ignoré, manifester leur présence par des changemens généraux ou locaux sensibles à l'extérieur.

Il n'est donc pas nécessaire de voir la maladie pour la connaître, et la première partie de l'objection est détruite.

Il n'est pas plus nécessaire de connaître la manière d'agir des médicamens; et quoique, dans plusieurs cas, nous ayons des données assez certaines à cet égard, nous négligeons cet avantage, et nous accordons à nos adversaires notre parfaite ignorance sur ce point.

Pour employer un médicament à propos, il suffit d'avoir observé ses effets dans des cas analogues. Ainsi, un émétique donné dans l'affection que nous avons décrite en premier lieu (embarras gastrique), suffira presque toujours pour faire disparaître ces divers symptômes, en détruisant la disposition des organes digestifs qui les avait produits et qui les entretenait. La saignée et les rafraîchissants suffisent ordinairement dans la péripneumonie, etc. Comment agissent ces moyens? on l'ignore. Ils réussissent dans des cas déterminés; voilà l'essentiel. Sans doute leur emploi demande beaucoup de sagacité de la part du médecin, puisqu'il doit être modifié suivant l'âge, le sexe, le tempérament, les dispositions particulières du sujet (idiosyncrasies), les complications, ect. Mais quel est l'art dont les règles n'exigent pas de l'artiste beaucoup d'habileté et d'expérience dans leur application? La deuxième partie de l'objection n'est donc pas plus solide que la première.

Donc on peut connaître la maladie, bien qu'on en ignore l'essence. Donc, quoiqu'on ne connaisse pas le *modus agendi* des médicamens, on peut les employer avec sûreté.

A la vérité, toutes les maladies ne sont pas aussi distinctes que celles que nous venons de citer. Mais l'incertitude dépend souvent de l'état actuel d'imperfection de la science, et l'on n'est pas en droit

d'en rien conclure contre la science elle même, puisqu'au contraire ce serait uu motif de plus pour la cultiver avec ardeur, afin de remplir les lacunes et d'éclairer les points obscurs qu'elle présente. Ne voit-on pas tous les jours des découvertes nouvelles faire cesser des incertitudes, dissiper des doutes? et les succès passés ne doivent-ils pas être considérés comme des garans de ceux qui seront obtenus, si l'on reste dans la bonne route à laquelle on est revenu depuis quelques années?

Les médecins s'en sont en effet trop long-temps écartés, et, comme je l'ai déjà dit, négligeant l'observation pour se livrer aux écarts de leur imagination, ils ont mis trop souvent leurs opinions à la place des faits.

Les uns, regardant la nature comme entièrement subjuguée par la maladie, ne croyaient pouvoir employer trop de moyens pour la tirer de cet état; les autres, au contraire, voyant dans la maladie un effort salutaire, dont le but était l'expulsion d'une matière morbifique, dont rien ne leur démontrait l'existence, se tenaient, dans tous les cas, dans une inaction souvent fâcheuse, et laissaient ainsi passer l'occasion d'agir. Les premiers, pour avoir agi trop tôt, ou pour avoir trop agi, ou enfin pour avoir employé des moyens qu'ils croyaient indiqués d'après des systèmes hasardés, rendaient graves des affections légères dans leur principe; les autres, par une conduite opposée, laissaient souvent échapper le moment favorable. Ici, comme dans tant d'autres circonstances, on trouve un exemple remarquable de la vérité du proverbe si connu : *In medio stat veritas.*

Aujourd'hui les médecins, plus éclairés, savent bien qu'ils ne sont que les ministres de la nature; qu'ils doivent souvent la laisser agir, et qu'ils sont seulement chargés de maintenir ses efforts dans de justes bornes.

On tire des contradictions qui se trouvent dans les écrits des médecins, sur les points les plus intéressans et les plus graves, des conséquences fâcheuses contre la certitnde de la médecine. Comment,

dit-on avec quelque apparence de raison, croire à une science dont les ministres diffèrent eux-même sur les principes les plus importans? Mais en considérant les choses de plus près, on voit que les contradictions roulent le plus souvent, non sur les faits, mais sur les explications qu'on en donne, sur les conséquences qu'on en déduit, et sur les théories dont ces conséquences sont la base. En effet, on trouve dans les écrits d'*Hippocrate* les descriptions de maladies parfaitement analogues à ce que nous observons tous les jours, et les remèdes les plus usités alors sont encore ceux qui ont le plus de succès aujourd'hui. Et d'ailleurs, depuis que l'on est revenu à l'observation des faits, en ne donnant à leur explication que le degré d'importance qu'elle mérite, on voit les contradictions disparaître, et les médecins être plus d'accord entre eux.

Souvent d'ailleurs la contradiction n'est qu'apparente et tient à l'acception différente donnée par les auteurs au même mot. Ainsi, les uns entendent par *synochus* fièvre bilieuse; les autres, fièvre putride, fièvre inflammatoire. Doit-on alors être surpris que les moyens curatifs proposés diffèrent et soient même contradictoires, puisqu'il s'agit de maladies différentes?

On voudrait en vain le dissimuler; il arrive quelquefois que, dans les disputes qui s'élèvent sur des objets de médecine, l'esprit de parti, la prévention qui en résulte, l'amour-propre, quelques vues particulières d'intérêt, viennent aigrir les esprits et rendre les discussions interminables. Heureusement ces cas sont rares, et le corps des médecins est composé en général d'hommes éclairés, probes, et exerçant avec dignité et conscience leur honorable profession.

L'incertitude peut encore tenir à l'ignorance ou à la prévention du médecin. Il serait injuste alors de rendre la science responsable des fautes de ceux qui la professent.

De ce que nous venons de voir concluons que la médecine n'est point un art conjectural; qu'elle est fondée sur l'observation des

effets de la maladie, et de ceux des remèdes qu'on lui oppose; que par conséquent à mesure qu'on observera, les cas d'incertitude seront moins nombreux, sans qu'on puisse néanmoins assigner d'avance le point de perfection auquel il lui sera permis de parvenir.

Si, comme nous crcyons l'avoir démontré, la médecine est nécessaire, l'importance de son objet, et la gravité des moyens qu'elle emploie, doivent exiger une grande circonspection snr le choix de ceux qui se destinent à son exercice. L'homme du monde qui se mêle de raisonner sur la médecine n'est que ridicule. S'il a quelques connaissances dans cette partie, comme le propre du demi-savant est de ne douter de rien, sa suffisance pourra causer quelques maux. Mais un médecin ignorant est un fléau pour l'humanité: que doit-on donc penser de l'opinion de cenx qni veulent que les connaissances de médecine soient générales et populaires? et combien d'inconvéniens graves n'ont pas été le résultat de la publication des écrits composés dans cette intention!

Je ne puis, malgré le respect qne m'inspire les vastes connaissances et les vertus des *Tissot*, des *Buchan*, des *Gregory*, etc., adopter leur opinion à cet égard, et je regarde leurs ouvrages comme pernicieux. Ils ont été condamnés d'avance par *Hippocrate*. Dans son serment, se trouve la promesse de ne jamais révéler les préceptes de l'art à d'autres qu'à ses disciples.

Les gens oisifs, consultant à chaque instant les traités de ce genre, et trouvant dans la description de chaque maladie qnelques symptômes qu'ils croient exister chez eux, s'approprient toutes les maladies qui se présentent à leur lecture, et tombent bientôt dans l'hypochondrie.

L'homme aisé qni sait se préserver de ce travers est quelquefois porté par son cœur à y chercher du soulagement aux maux de ses amis ou des pauvres; et ne pouvant avoir le discernement nécessaire pour reconnaître les maladies et les remèdes convenables, je ne dis pas

pour chacune d'elles, mais pour chaque cas particulier de la même maladie, il s'expose à rendre ceux qui le consultent victimes de son zèle et de leur confiance.

Parlerai-je de ces hommes vils et intéressés qui, endurcis par l'appât d'un misérable gain, ne craignent pas d'exposer la vie des personnes crédules qui se confient à eux; ces êtres dangereux puisent dans les ouvrages de médecine populaire un langage qui, se rapprochant de celui de la science, peut-en imposer aux ignorans.

Autre inconvénient très-grave: le médecin se voit jugé par son malade, qui, le livre à la main, examine ses ordonnances, et reconnaît son mérite au degré de rapprochement qu'il remarque entre elles et celles qu'il trouve consignées dans son livre. Souvent il en tire de fâcheuses conséquences et contrarie les vues saines de l'homme instruit, qui auparavant jouissait de toute sa confiance.

D'après ce que je viens de dire sur ce sujet, qui demanderait un grand développement, on doit regarder cette opinion de la popularité de la médecine comme l'erreur dangereuse d'un cœur bon, sensible et philanthrope.

SECONDE PARTIE.

De la dignité de la Médecine.

De la nécessité de la médecine et de l'importance de son objet, on est conduit à parler de sa dignité. S'il est prouvé que la considération dont une profession doit jouir est en raison de son utilité, quelle autre pourra rivaliser avec celle-ci? Son but est la conservation de la santé ou son rétablissement, et sans la santé il n'est point de bonheur pour l'homme. Ni les honneurs ni les richesses ne sauraient le satisfaire, lorsque l'état de souffrance du corps vient

empêcher l'ame de goûter les jouissances qui lui sont offertes. D'un autre côté, le défaut de ces biens ne peut empêcher l'homme en santé de jouir tous les jours des plaisirs les plus vrais et les plus purs.

La vaste étendue des connaissances que cette science exige, les dégoûts, les difficultés sans nombre que son étude, et son exercice entraînent, les dangers réels qu'il faut souvent braver, enfin les qualités physiques et morales qu'elle nécessite, tels sont les autres motifs qui réclament en sa faveur la considération publique.

Le médecin doit avoir reçu une bonne éducation; il doit connaître le latin, et même, s'il est possible, le grec : la connaissance des langues vivantes lui est fort avantageuse; il ne doit être étranger ni à l'histoire, ni à la géographie, ni aux mathématiques; la physique, la chimie, l'histoire naturelle lui sont tout-à-fait nécessaires; enfin il doit avoir fait une étude approfondie du cœur humain, dont la connaissance lui fournit dans sa pratique tant de données précieuses. Le médecin doit donc être un homme presque universel; il doit posséder presque toutes les sciences; même celles qui paraissent les plus étrangères à son art.

Que de dégoûts à vaincre, que de difficultés à surmonter dès les premiers pas dans l'étude de la science! que de dangers à braver pour acquérir des connaissances dans quelques-unes de ses branches, comme le prouve le grand nombre des étudians qui périssent par des maladies contractées sur le cadavre et par la fréquentation des hôpitaux! Quelle sécheresse fatigante dans les ouvrages de pathologie, de matière médicale et de clinique! Toujours devant les yeux le tableau affligeant des souffrances de l'espèce humaine; souvent dans notre cœur le chagrin de ne pouvoir les adoucir!

Si encore la pratique dédommageait des difficultés de l'étude! Mais au contraire : alors des dégoûts d'un nouveau genre ne permettent pas le repos que l'on se croyait en droit d'espérer; c'est

l'incertitude où vous êtes du vrai caractère de la maladie ; c'est l'inquiétude que vous inspire la crainte d'échouer dans votre traitement ; c'est la mauvaise humeur du malade qu'il vous faut souvent essuyer ; c'est enfin le spectacle continuel d'êtres en proie à la douleur, et qui vous accusent souvent des maux que vous cherchez à adoucir.

Certes, il faut un grand courage pour ne pas être rebuté par ces considérations, et l'homme que l'amour de l'humanité porte à sacrifier ainsi sa santé et son repos pour le bonheur de ses concitoyens, a, ce me semble, des droits bien fondés à leur estime.

Parlerai-je ici de la noble conduite des médecins dans le temps de ces contagions meurtrières qui dévastèrent l'Europe pendant si long-temps ? Dirai-je avec quelle générosité, oubliant l'intérêt de leur propre conservation, on les vit se livrer à l'exercice de leurs dangereux et pénibles devoirs, et se sacrifier sans regret pour le salut de leurs compatriotes ? Mais la médecine alors ne bornait pas ses bienfaits aux individus ; elle s'occupait de l'intérêt général, et prescrivait les mesures les plus efficaces pour préserver les lieux encore respectés par le fléau, ou pour diminuer ses ravages ; elle devenait ainsi la bienfaitrice de ces contrées désolées.

Une lettre de *Thessalus*, fils d'*Hippocrate*, nous apprend que ce dernier refusa les offres les plus brillantes que lui firent les Pœoniens affligés de la peste, parce que la connaissance de certains vents qui régnaient alors lui fit prévoir que ce fléau allait pénétrer en Grèce. Aussitôt il envoya ses disciples chez les différens peuples de ce pays, et alla lui-même à Athènes, où il rendit de si grands services, que les Athéniens lui décernèrent une couronne d'or, et l'initièrent aux grands mystères de *Cérès* et de *Proserpine* ; distinction honorable, surtout dans un temps où sa profession était déjà décriée par la mauvaise conduite et l'ignorance des médecins ses contemporains.

Dans les temps plus heureux, la médecine ne reste pas oiseuse ;

elle est sans cesse attentive à ce qui peut contribuer à la salubrité publique, indique tout ce qui peut lui être contraire, et désigne les moyens de prévenir les effets fâcheux des causes générales de maladies qui agissent sur un grand nombre d'individus.

Si nous la considérons dans ses rapports avec la jurisprudence, sous quel aspect noble et touchant ne se présente-t-elle pas à nos regards! elle se déclare l'avocat de l'innocence et le vengeur du crime; elle dicte, pour ainsi dire, les décisions du juge, et le préserve souvent de l'erreur, dont les suites pourraient devenir si funestes.

Rapporterai-je ici ce trait si glorieux de la vie d'*Ambroise Paré*, le restaurateur de la chirurgie française. Ce grand homme étant entré dans la ville de Metz, alors assiégée par *Charles-Quint*, sa seule présence ranima les soldats abattus par les fatigues et les privations, suites nécessaires d'un siége long et opiniâtre. Nous pouvons maintenant affronter tous les dangers avec sécurité, s'écrièrent-ils avec enthousiasme, notre père est là pour avoir soin de nous si nous sommes blessés! Certes, une telle exclamation dut lui faire oublier tous les dégoûts dont l'abreuvait l'envie, ennemie en tout temps du mérite et du génie.

Oui, le médecin qui s'acquitte de ses devoirs avec honneur et probité a les droits les plus réels à l'estime et à la considération des hommes; et l'on doit s'écrier avec *Hippocrate*, le modèle de tous les bons médecins: *Medicus philsophus Deo similis habetur!* La reconnaissance du malade et l'approbation générale doivent être sa plus douce récompense. Mais il doit même leur être supérieur, et lorsque l'injustice des hommes les lui refuse, il trouve encore dans les témoignages de sa conscience des motifs de consolation, de paix et de bonheur.

TROISIÈME PARTIE.

Des qualités physiques et morales nécessaires au Médecin.

L'individu qui se destine à l'exercice de la médecine doit être doué d'une bonne constitution et d'un physique qui n'offre aucun de ces défauts choquans dont la vue pourrait rebuter les malades; il doit aussi avoir les sens délicats et exercés. La vue est nécessaire, surtout à celui qui se destine à pratiquer les grandes opérations de la chirurgie: quant au médecin, l'art pouvant remédier au défaut de la nature, la myopie n'est pas pour lui un motif d'exclusion. L'ouïe lui fait entendre la crépitation d'une fracture ou le son résultant de la percussion d'une cavité. L'odorat lui fait reconnaître l'odeur acide de la sueur dans certains cas, l'odeur de souris si remarquable dans la fièvre adynamique etc. Le goût lui fait juger des falsifications ou des substitutions faites dans les remèdes qu'il a prescrits. Le tact enfin, lui offre les avantages les plus précieux dans une foule de circonstances.

Il doit de plus avoir une voix agréable, ou s'efforcer de la rendre telle, si la nature lui en a donné une différente. Ses manières doivent être polies en général, quelquefois brusques cependant; ses paroles douces, engageantes, insinuantes; son extérieur décent et propre; sa démarche grave et posée sans affectation. Il doit surtout s'étudier à bien composer sa figure, et éviter avec le plus grand soin que le malade y puisse lire ce qui se passe dans son ame.

Quant aux facultés de l'intelligence, la mémoire et le jugement lui sont surtout nécessaires. La première lui rappelle les faits; la seconde lui en fait tirer des conséquences justes et d'une application très-utile dans la pratique. La mémoire sans jugement devient presque inutile, quelquefois même dangereuse; le jugement sans mémoire n'est qu'une faculté en puissance, qui ne peut guères être

en action, faute de matière sur laquelle on puisse l'exercer : de leur concours, au contraire, naît l'expérience.

L'imagination est encore bien nécessaire ; mais son excès entraîne les inconvéniens les plus graves, et rend toutes les autres qualités sans effet. On a vu dans tous les siècles des hommes pleins d'esprit d'ailleurs, et même de génie, se laisser entraîner par la fougue de leur imagination, et se jetant dans des routes vicieuses, tromper les espérances les mieux fondées.

Si nous passons maintenant aux qualités du cœur, nous devons placer au premier rang la sensibilité, qui, bien dirigée, nous fait compatir aux maux de nos semblables. Cette qualité ne s'acquiert pas ; c'est le don le plus précieux de la nature ; et malheur à celui qui n'en ressent pas en lui les mouvemens ! il n'est pas fait pour être médecin. C'est elle qui sait inspirer aux malades une confiance qui est si nécessaire, que l'on doit savoir l'acheter aux dépens même de quelques règles de l'art ; c'est elle qui nous fait avoir pour les malheureux qui souffrent tous les ménagemens qu'exige leur état ; c'est elle qui nous fait aimer nos malades comme des amis, et nous inspire le vif desir de les sauver ; c'est elle enfin qui, dans les temps de calamité publique, nous donne le courage de braver tous les dangers, pour le soulagement des malheureux malades. On sent que son excès entraînerait de graves inconvéniens ; aussi faut-il en modérer les élans par le mélange d'une fermeté entendue.

La prudence et la discrétion sont également bien nécessaires au médecin ; il est souvent le dépositaire des secrets des familles ; et une indiscrétion de sa part peut avoir les suites les plus fâcheuses.

Il doit encore être désintéressé, traiter également le pauvre et le riche, voler avec empressement du salon le plus brillant à un cinquième étage ; il doit être doux et bon avec ses inférieurs, simple avec ses égaux, fier avec les grands. Les passions haineuses ne doivent point avoir accès dans son cœur. L'amour de ses semblables doit être

son unique passion; leur être utile, sa seule ambition. Qu'il craigne de se laisser entraîner par les suggestions de l'amour-propre, et que, dans les cas difficiles, il ne néglige pas d'appeler à son secours les lumières de ses confrères.

CONCLUSION.

Telles sont les idées que je me suis faites de l'utilité et de la noblesse de la profession à laquelle j'ose aspirer; telles sont les réflexions que m'ont inspirées l'importance et l'étendue des devoirs que je vais avoir à remplir. Je n'aurois pu me défendre d'un sentiment de frayeur à l'aspect de mon insuffisance, si je n'avais espéré pouvoir encore quelque temps profiter de l'instruction que l'on puise dans les cours de la célèbre Faculté de Paris. Puisse ce faible essai trouver grace auprès de mes Professeurs! Puissent-ils le regarder comme l'expression de mes sentimens les plus vrais, et le résultat de leurs savantes leçons et des exemples qu'ils me donnent!

VARIÆ EX OPERIS DIVI HIPPOCRATIS EDUCTÆ SENTENTIÆ

(*Traduct. Foesio*).

I.

Ars longa, vita brevis, occasio præceps, experientia fallax, judicium difficile. Neque verò satis est ad ea quæ facto opus sunt prestò esse, sed et ægrum et eos qui præsentes sunt, et res externas, ad id probè comparatas esse opportet. *E sectione 1, aph. 1.*

II.

Qui enim medicinæ scientiam sibi verè et aptè comparare volet, is horum omnium compos esse debet, ut naturam nactus sit, doctrinam, locum studiis aptum, institutionem à puero, industriam, tempus. *E libro de lege.*

III.

Quomodò enim quæ terrâ producuntur, eâdem omninò ratione medicæ artis cognitio se habere videtur. *Ibid.*

IV.

Duo sunt scientia, opinio, quarum illa scientiam, hæc ignorationem parit. *Ibid.*

V.

Hæc verò cum sacra sint (medicinæ precepta), sacris hominibus demonstrantur prophanis verò nefas, priusquàm scientiæ sacris initiati fuerint. *Ibid.*

VI.

Quod ad gestum attinet, vultu sit (medicus) ad prudentiam composito, non aspero tamen, ne superbus et inhumanus videatur. *E libro de medico.*

V I I.

Sapientiam ad medicinam traducere, et medicinam ad scientiam (opportet). Medicus enim philosophus Deo æqualis habetur. *E libro de decenti habitu.*

V I I I.

Deorum cognitionem ipse potissimùm animo complectitur (medicus); cumque variis in affectibus et casibus medicina multùm deos colere comperitur, tùm verò medici diis plurimùm conceduut. *Ibid.*

I X.

Quicquid artificiosè factum est, à ratione profectum est. Quicquid autem artificiosè dictum est, non autem factum, viam et rationem artis expertem arguit. *Ibid.*